JOURNAL ASIATIQUE

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

AVEC LE CONCOURS

DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

312042

TOME CCLXIX (269)

ANNÉE 1981

Société Asiatique
3, rue Mazarine, 75006 PARIS

Librairie Orientaliste Paul Geuthner
12, rue Vavin, 75006 PARIS

MDCCCCLXXXI

БИБЛИОТЕКА
Академии Наук
СССР

Tümen yïlda beri tul erdim, tulas.
Bu tul tonï sučlup, öruŋ ketdim, as.
Bezendim, begim boldï Khāqān uluγ.
«À ce moment, Ajun se contempla.
Elle se réjouit et prit confiance, en voyant ses trésors.
Elle fit alors avec moi une conversation mondaine.
. . . . . .
(Elle dit): J'étais, depuis dix mille ans, une pâle veuve.
J'ai rejeté ce vêtement de veuve pour me vêtir de blanc d'hermine.
Je me suis parée, car le grand Khāqān est devenu mon seigneur»
(*QB*, couplets 81-2, 84-5).

L'ANCIEN OUIGOUR DANS LE LEXIQUE MONGOL

PAR

GYÖRGY KARA

Les emprunts du mongol au moyen turc, en premier lieu au ouigour, ont été étudiés par presque tous les savants qui se sont occupés des monuments du moyen mongol et du ouigour. Parmi eux, nous trouvons F. W. K. Müller, W. Bang, B. Vladimircov, N. Poppe, P. Aalto, L. Ligeti et F. W. Cleaves, deux anciens élèves de Paul Pelliot, et plusieurs autres des nouvelles générations. M. Ligeti, avec une certaine exagération, désigne le moyen mongol comme l'un des monuments les plus importants du lexique ouigour. En fait, les matériaux moyen mongols récemment publiés qui appartiennent surtout à la sphère de la littérature bouddhique contiennent une quantité considérable d'éléments de cette sorte qui ont été nommé «turcs» et «indo-européens» dans les travaux de Vladimircov. Ces faits écrits témoignant des rapports culturels, qui souvent remontent à bien des siècles avant la domination mongole en Haute Asie, attirent de plus en plus l'intérêt des chercheurs du lexique ouigour.

C'est M. Poppe qui a donné la première esquisse caractérisant le mongol préclassique avec ses ouigourismes (cf. dans *Asia Major* I, 1926, p. 674). Depuis la publication de cette esquisse il a plusieurs fois repris le sujet des emprunts moyen turcs en général et des emprunts ouigours en particulier (e.g. dans *CAJ* I, 1955, ou dans son édition des «Douze actes du Bouddha» en moyen mongol), mais dans certains cas, en faveur de la théorie altaïque, il ne s'est pas refusé à invoquer le témoignage douteux de ces éléments «d'âge mineur».

À vrai dire, le chercheur ne dispose pas toujours de l'aide des traits distinctifs qui sont propres à la phonétique de certains éléments moyen turcs; de plus, cette couche d'éléments se montre assez hétéro-

gène, elle porte les traces de plusieurs dialectes turcs et mongols parlés au Moyen Âge. Certaines traces révèlent l'influence de la transmission orale ou littéraire, l'influence du milieu des chancelleries séculières ou ecclésiastiques.

Ces emprunts (tout comme dans n'importe quelle langue orale ou écrite) diffèrent même en ce qui concerne la durée de leur usage. Certains ont été éphémères, comme par exemple les anthroponymes qui subissaient les changements de la mode. Certains autres disparurent avec l'objet, leur désigné, avec la marchandise importée, avec l'institution empruntée, avec la mode ou la manière étrangère; certains autres, presque entièrement périmés, passèrent à la périphérie du lexique, comme par exemple beaucoup de termes lamaïques, dont *namančila-* «se confesser». Les ouigourismes qui s'avèrent les plus résistants sont ceux qui n'ont pas perdu leur base «matérielle», l'objet dénoté, ou qui, grâce à leur signification peu restreinte ou grâce à la meilleure convertibilité de l'objet désigné, reçurent un contenu nouveau. Tels sont par exemple le mot *nom* qui couvrait jadis tous les sens du skr. *dharma* et qui signifie aujourd'hui «livre» dans la plupart des langues mongoles vivantes, le mot *bayši* qui dénote «maître (d'école)» ou «professeur», tandis qu'il signifiait jadis «lama», «maître religieux», et tel est le mot *rasiyan* qui correspondait au skr. *rasāyana* «nectar, ambroisie, le liquide sacré des tantriques» et, aujourd'hui prononcé *aršān*, signifie «eau minérale» et «eau de source», par exemple chez les Khalkha.

Plus distincts que les autres emprunts sont les ouigourismes qui remontent aux vocables des langues moyen iraniennes, aux vocables tokhariens, chinois, tibétains, persans ou arabes. C'est dans les anciennes traductions mongoles des œuvres bouddhiques que l'on trouve la plupart des mots d'origine indo-européenne, mais véhiculés par le ouigour écrit. Cette tradition écrite était accompagnée, bien sûr, d'une tradition orale qui cependant disparut chez les Mongols au cours du XV[e] et du XVI[e] siècles. Les éléments chinois qui se trouvent parmi les ouigourismes du mongol forment plusieurs couches: on peut distinguer un certain nombre de mots qui portent les marques de la phonétique du moyen chinois, alors qu'un autre groupe de mots sino-ouigours réflètent les traits de l'ancien mandarin. En outre,

dans les anciennes transcriptions des mots chinois en écriture ouigouro-mongole, on reconnaît un système ouigour élaboré pour l'ancien mandarin.

En ce qui concerne les marques strictement linguistiques, les plus caractéristiques sont la présence de phonèmes étrangers ou d'une série étrangère de phonèmes, l'alternance de certaines variantes phonétiques de mots avec une étymologie turque ou avec des rapports plus éloignés. Bien entendu, il s'agit de variantes (soit vivant dans un ou plusieurs dialectes mongols, soit trouvées dans les monuments écrits) qui ne sont pas dues aux changements internes, mais qui ont été provoquées par l'ambiguïté de la substitution des phonèmes étrangers, par la réalisation de plusieurs possibilités de substitution.

Pour une série étrangère de phonèmes je cite le mot *ayis*, *ayus*, qui ne figure que comme le qualificatif du mot *tamu* «enfer» et que l'on rapproche du verbe mongol *ayu-* (> et ~*ayi-*) «craindre». En fait, c'est une étymologie populaire basée sur l'interprétation erronée de la forme écrite de l'ouig. *aviš* dans l'expression *aviš tamu* qui correspond, en fin de compte, à l'indien *avīci*. Toutes les deux consonnes du mot ouigour sont étrangères à la phonétique mongole, du moins dans le dialecte ancien qui forme la base de la langue écrite. Malgré la fausse étymologie trompeuse, ce mot ne se retrouve que dans les écritures bouddhiques.

Pour ce qui est de l'alternance de formes due à l'ambiguïté de la substitution des phonèmes étrangers, examinons le mot *süsüg* ~ *süjüg* «foi, confession, religion; respect, hommage». Il figure dans le *Bodhicaryāvatāra* mongol de 1312 sous la forme ouigoure, avec la lettre *z* pour la consonne médiale. Le mot ouigour *süzük* dont la consonne médiale s'est avérée étrangère et a provoqué l'alternance est connu en général au sens de «pur; pureté». La signification «foi, confession; respect» n'est attesté qu'indirectement, notamment dans le verbe *süzül-* «se purifier» qui, dans la traduction ouigoure du *Guruyoga* tibétain du Sa-skya paṇḍita rend le tibétain *mos-gus* «respect, hommage, vénération» (cf. *Berliner Turfantexte* VIII, A 111, note, aussi concernant les données dans la *Maitrisimit*; encore *BTT* VIII, A 109: *qop süzük kirtgünč köngül* traduit le tib. *mos-gus že-thag-pa*, p. 66, f. 90a).

On observe le même phénomène dans le cas du mot *sesig* ~ *sejig*

«doute» qui remonte au ouigour *sizik*. C'est par le témoignage de ces alternances que nous reconnaissons même les emprunts ouigours ne présentant que l'une des substitutions possibles, comme par exemple dans le cas du mot *egsig*, *egesig* «voix, mélodie; voyelle» qui remonte au ouigour *ägsig*, *ägzig* «voix» (*BTT* II, IV, VIII).

Dans certains cas on fait appel à la morphologie. Par exemple, les suffixes *-Anč(U)*, *-AnčAn* assurent l'origine ouigoure des mots *kilinče* < *kilinča* < *qilinča* < ouig. *qïlïnč* «action», puis «péché», *yirtinčü* «monde; (la sphère) séculière» < ouig. *yirtinčü*, *yertöñčö*, *yirtünčü* (= *yertöncö*?) (les variantes mongoles *yertinčü*, en caractères 'phags-pa *yèr̲tinčü*, en transcription chinoise *ertingčü*, ordos *örtömči* etc., s'expliquent en partie par l'alternance des formes ouigoures, en partie par des changements mongols, cf. *irüger*, *hirü'er* > *öröl*, *yöröl* «bénédiction»), *sorinčan* (*kürü*) «aimant» < ouig. *sorïnčan* (*taš tämür*), *BTT* VII. (En outre, sur la base de l'étymologie du tib. *'jig-rten* «le support de la destruction» = «monde» et en vertu du fait que le mot ouig. *yirtinčü* etc. n'est connu que dans les textes bouddhiques, il semble possible que ce vocable soit dérivé du verbe *ärt-*, *irt-* «passer, cesser», cf. encore *ärtimlig* «périssable» et *ärtinčsiz* «constamment»; cette proposition étymologique présente toutefois une difficulté que l'on ne peut considérer comme négligeable, notamment l'absence de la forme avec *y* initial. L'hypothèse de l'origine tibétaine de ce terme — cf. dans le *Drevnetjurkskij slovar'* — soulève des difficultés phonétiques et chronologiques qui me semblent insurmontables).

Dans plusieurs cas, bien qu'il y ait des marques phonétiques caractéristiques du moyen turc (ou simplement de marques ogouzes), il est difficile, sinon impossible, de constater si le mot en question est d'origine ouigoure. Tels sont par exemple les mots *tenggis* «mer», *ulus* «peuple, pays, empire» et *bös* «toile» dont la finale *s* remplace le *z* ou *š* turc (*tängiz*, *uluš*, *böz*). Toutefois, l'orthographe ancienne de certains mots montre des traits ouigours. Ainsi, dans l'inscription de 1225 nous trouvons le mot *Činggis* écrit avec *z* final, tandis que le même texte donne le mot *ulus* écrit avec *š* ouigour.

Il va sans dire que les rapports ouigours de la langue mongole n'étaient pas limités à l'emprunt de vocables (et, avec eux, de morphèmes liés). À côté des mots composés, des binômes synonymes

comme *bilge bilig* «sagesse», *eḏ tavar* «biens, marchandise» qui sont empruntés comme binômes entiers, on trouve ici des composés semi-traduits comme *badir ayaya* «bol des moines mendiants», *asïy tusa* «profit, avantage», *eḏ ayurasun* «biens, richesse», *öḏ ügei* «extrêmement», *ada busu* «sans difficulté, sans condition», *erke busu* «instinctivement», *dalai müren* «grande étendue d'eau, lac, rivière, mer», *čoy jali* «grandeur, splendeur», *aldar čab/čau* «renom, réputation», *erketen* «(les) organe(s)» etc. qui correspondent en ouig. aux binômes *badïr ayaq*, *asïy tusu*, *äd tavar*, *ödsüz*, *adasïz*, *ärksiz*, *taluy ögüz*, *čoy yalïn*, *ärklig* etc.

La plupart de ces composés (et dérivés) appartiennent au domaine des constructions nominales. Le mongol admet moins de binômes de verbes synonymes que le ouigour et même ceux qui existent diffèrent des binômes ouigours par leur structure: les deux verbes qui forment un binôme peuvent être équivalents dans leur synonymie, mais le premier doit être subordonné au second, comme par exemple dans le binôme *ayun emiye-* «craindre» ~ ouig. *qorq- ayïm-*. La parataxe morphologique des binômes de verbes synonymes se manifeste beaucoup plus souvent dans le moyen mongol que dans la langue nouvelle. On peut voir, ici encore, l'influence ouigoure, comme dans *yayiqaju tanglaju* «en regardant avec délice», cf. ouig. *mungad- tangla-*.

Un domaine peu étudié concerne l'influence sémantique. On connaît beaucoup de parallèles sémantiques comme, par exemple, le vieux turc *özgä* et mong. *öbere*, *ögere* «soi-même × l'autre», turc *bayïr* et mong. *(h)elige(n)* «foie, abdomen; parenté», turc *bayïrsaq* et mong. *eligeseg* «amical», turc *baryuluq* et mong. *büküitü* «celui qui a des biens, riche», turc ouig. *yoq bol-* et mong. *ügei bol-* «mourir», turc ouig. et mong. *nirvan bol-* «passer au nirvāna», turc ouig. *öz töz* et mong. *mün činar* «essence». Une partie seulement de ces parallèles sont dus à l'influence ouigoure et c'est dans la terminologie bouddhique que les sens ou sémantèmes empruntés se distinguent avec une certitude considérable.

On trouve aussi des emprunts sémantiques ou calques moins simples. Je vais démontrer que, par exemple, le terme mong. *nigüles-* «faire grâce, pardonner, compatir», verbe dérivé du nom *nigül* «péché», a été formé sur le modèle du mot ouig. *tsuyurqa-* (> mong. *soyurqa-*

dont le dérivé *soyurqal* devint un terme important de l'organisation sociale de l'État nomade). Le mot ouigour, à son tour, représente un verbe dénominal, dérivé d'un emprunt chinois. Selon l'étymologie généralement acceptée, il remonte au chinois ..... *ts'eu* (*ci*) «compassion, miséricorde, pitié» et, s'il n'y avait pas des difficultés d'ordre phonétique et même lexicale, cette étymologie chinoise serait défendable. Toutefois le chin. *ts'eu* (*ci*) n'a jamais eu une diphtongue qui nous faciliterait l'explication de la consonne finale du thème ouigour; de plus, on devrait supposer un changement *ï* > *u*, et, ce qui est l'obstacle le plus sérieux, le chin. *ts'eu* n'est pas attesté indépendamment en ouigour. Le mot chinois qui est bien attesté dans les textes ouigours et qui, par son aspect phonétique, peut servir comme thème du verbe *tsuyurqa-* signifie «péché». Ce mot, *tsuy*, *suy* < chin. ..... *tsouei* (*zuî*), qui figure par exemple dans le binôme *tsuy irinčü* «péché», donne une autre possibilité d'étymologie qui me semble impeccable. À côté du binôme synonyme *tsuy irinčü* on trouve le composé parallèle qui comporte des verbes synonymes *tsuyurqa- irinčkä-*. Par leur structure sémantique, tous les deux sont parallèles au latin *miserere* : *miser* ou au mong. *nigüles-* : *nigül*, dans lesquels le sens de la misère (ou du péché) et de la perception de la misère (ou du péché) se rencontre avec le sens du pardon, de la compassion, de la miséricorde, tout comme dans le cas d'un autre verbe ouigour, représenté par les deux homonymes *yarlïqa-*, dérivés des homonymes *yarlïy*, dont l'un signifie «ordre, commandement» et l'autre «misérable, pécheur». C'est le dernier (dont le thème *yar* est probablement identique à celui du mot *yazuq* «péché», et dont une forme dialectale survit dans le hongrois *gyarló* «faillible, médiocre») qui nous donne un troisième parallèle. Comme le verbe mongol *nigüles-* ne se rencontre à l'origine que dans les textes bouddhiques, il semble indubitable qu'il est formé sur le modèle ouigoure. (Pour ce qui est de la dérivation de ce verbe mongol, cf. par exemple *ölös-* «avoir faim» < *öl* «nourriture», *umdayas-* «avoir soif» < *umdaya(n)* «boisson» où le suffixe *-s* dénote l'absence de quelque chose, mais voir *qoros-* «avoir mal» < *qoro*, *qoor*, etc. «poison, dommage, mal». Pour le suffixe turc *-(ï)rqa-*, *-(i)rkä-*, cf. J. Hamilton, *Le conte* ..., pp. 89-90, LXXI,3, et pour le sort du thème *tsuyurqa-*, *soyurqa-*, cf. G. Clauson, *ED* 556, et G. Doerfer, *TMEN* I, 228-230).

Le nombre d'éléments ouigours dont fourmillent les monuments du mongol préclassique (surtout des traductions du tibétain) est supérieur à mille (selon mes fiches qui ne contiennent que des données des monuments les plus importants du moyen mongol). Ce sont des termes purement *religieux* (divinités, classes de démons, êtres mythologiques, titres et degrés de la béatitude, gestes et objets rituels, rites, etc.), des termes *philosophiques* (notion, univers, atome, élément, loi, sagesse, connaissance, etc.), des termes *psychologiques* (inclination, passion, individu, conscience, sensation), des termes *éthiques* (péché, vertu, miséricorde), des termes *littéraires* (vers, livre, traité, lettre), des termes d'*arts* (forme, noms de bâtiment, peinture, mélodie, noms des instruments de musique, échec), des termes du monde des *êtres vivants* (noms d'animaux, de plantes, noms de médicaments et de maladies, termes anatomiques), des termes *géographiques* (continent, mer, désert, noms de villes et de pays indiens), des termes *minéralogiques* (pierres précieuses, matières colorantes, etc.), des termes *mathématiques* (certains noms de nombre au-dessus de dix mille, paire, moitié) et *astronomiques* ou *astrologiques* (termes de calendrier, phases de la lune, constellations, etc.), des termes d'*agriculture*, termes *vinicoles* et *culinaires* (noms de fruits, vin, moulin, etc.), noms de matières, pièces de vêtements, enfin certains adverbes («très», «fautive(ment)», etc.).

Très nombreux sont les noms de personnes, parmi eux les anthroponymes d'origine indienne qui ont été transmis par le ouigour du sogdien, du saka ou du tokharien, parfois du chinois et du tibétain. Ces éléments représentent une source de valeur pour l'onomastique de Haute Asie et pour la connaissance des diverses voies des rapports culturels.